

# La violence dans l'univers des gangs : du besoin de protection à la construction identitaire masculine<sup>1</sup>

**Patrice Corriveau**

*Professeur adjoint au département de criminologie  
Université d'Ottawa*

## ABSTRACT

Violence and anti-social behaviour are not the only components within the dynamics of street gangs. That said, the use of violence in the context of gangs seems to be trivialized, encouraged by peers, and to some extent institutionalized through the violent initiation rituals involved in becoming a full gang member. This article will examine how the violence perpetrated by youth as part of their association with a gang is in many respects a fundamental aspect of their social relations, given their struggle for wider social integration and recognition. To do so, we first deal with the different approaches developed by researchers to explain violence in gangs. Next, we examine the reasons why some youth may turn to gangs and examine factors that may affect the level of violence surrounding their participation. Three such reasons will be addressed: the feeling of exclusion, the need for protection, and the search for a male identity. Finally, options to improve preventive interventions in order to tackle both this violence and the emergence of gangs will be explored, focusing on social rather than individual-level interventions.

---

<sup>1</sup> Un grand merci mes collègues Jean-François Cauchie et Michel Dorais pour leur relecture et conseils, de même qu'à Ross Hastings pour m'avoir incité à m'intéresser à cette facette des gangs de rue. Merci finalement aux évaluateurs pour leurs judicieux commentaires.

## RÉSUMÉ

La violence et les comportements anti-sociaux ne sont pas constitutifs des gangs de rue. En revanche, l'usage de la violence y semble banalisée, encouragée par les pairs et institutionnalisée dans une certaine mesure par l'entremise des rituels initiatiques pour devenir membre à part entière du gang. Dans le cadre de cet article, nous étudierons en quoi cette violence des jeunes perpétrée dans le cadre de leur association au gang (et non aux actes individuels de violence) est à plusieurs égards fondatrice de liens sociaux pour ces jeunes en difficulté d'intégration et de reconnaissances sociales. Pour se faire, nous aborderons tout d'abord les différentes approches développées par les chercheurs afin d'expliquer la violence au sein des gangs pour ensuite nous attarder aux raisons qui incitent un jeune à se tourner vers un gang et qui peuvent avoir une incidence sur le niveau de violence entourant son adhésion. Trois d'entre elles seront spécifiquement examinées : à savoir le sentiment d'exclusion, le besoin de protection et la quête d'une identité masculine. Finalement, quelques pistes de réflexion seront exposées en vue d'améliorer les interventions préventives pour faire face à cette violence et à l'émergence des gangs, lesquelles mettent l'accent sur des actions globalisantes et sociales plutôt qu'à des prises en charge individualisante.

## Introduction

La violence est-elle constitutive des gangs de rue? Et quand bien même y serait-elle présente, peut-on la limiter à l'univers des gangs? N'est-elle pas par ailleurs fondatrice de liens sociaux et autres formes de reconnaissance et d'intégration? Médias et dirigeants politiques soulignent régulièrement la violence des gangs de rue, ces derniers étant devenus à leurs yeux le premier vecteur de la violence urbaine et de l'insécurité dans nos quartiers. Nul ne saurait nier que les gangs de rue soient impliqués dans plusieurs formes de violence et actes jugés anti-sociaux, ne serait-ce que par la nature de certaines de leurs activités délictueuses, comme le proxénétisme ou le trafic de drogue par exemple. Et bien que la violence et les comportements anti-sociaux ne soient pas l'apanage des gangs – la violence ayant toujours été associée à la jeunesse en général, les jeunes garçons plus particulièrement (Muchembled, 2008), il n'en demeure pas moins que le gang de rue apparaît comme un environnement où la violence est banalisée, voire encouragée par les pairs et qu'à cet égard, les gangs de rue se différencient des simples 'bandes d'amis' par exemple (Stretesky et Pogrebin, 2007). Nombreuses sont d'ailleurs les recherches qui soulignent que les gangs de rue sont plus enclins à commettre des crimes et délits violents que les jeunes

en général, y compris ceux qui y sont épisodiquement associés (Gordon et al., 2004; Thornberry et al., 1993; White et Manson, 2006).

Or, étudier et comprendre les liens qui unissent les gangs de rue à la violence n'est pas si évident qu'il n'y paraît de prime abord. D'une part, le concept de violence est en soi difficile à cerner, la violence des uns n'équivalant pas toujours à celle des autres. Alors que certains estiment que les simples gestes d'intimidation d'un gang dans un quartier constituent une forme de violence, pour d'autres, la violence correspond ni plus ni moins aux actes criminels commis par les protagonistes.<sup>2</sup> Plusieurs études sont ainsi venues montrer que les activités délictueuses et la violence demeurent proportionnellement minimales dans l'ensemble des activités d'un gang de rue, Sanchez-Jankowski (1991 et 1994) et Spergel (1995) affirmant même que la « criminalité » des gangs demeure peu fréquente et que seul un faible pourcentage des jeunes membres de gangs de rue aboutit à une criminalité sévère et soutenue (Spergel, 1995).

D'autre part, il n'existe aucun consensus entourant la définition de ce qu'est un gang de rue et sur les individus qui le composent.<sup>3</sup> Le phénomène des gangs, son membership et la nature des activités qui en découlent, notamment l'usage de la violence, sont fluides, labiles (Dorais et Corriveau, 2009; Hamel, Cousineau et Vézina, 2008). Qui plus est, « si la criminalité et la délinquance représentent ce qui les distingueraient le plus des autres types de gangs (bandes d'amis, compagnons de travail, etc.), on constate, dans les faits, que ce n'est pas si facile de les départager entre eux » (Perreault, 2005a, p. 58), des groupes perçus comme inoffensifs (une bande d'amis par exemple) pouvant tout aussi bien commettre des actes très violents et criminalisables. Comme le signalent Sanchez-Jankowski (1991) ainsi que White et Mason (2006), la plupart des adolescents, qu'ils fassent partie d'un gang ou non, s'engagent dans des activités similaires, notamment les actes de violence. Il est par ailleurs difficile de déterminer si les actes de violence ou d'incivilité reprochés ont été perpétrés dans le cadre des activités du gang, et non à titre individuel. Par exemple, comment savoir si une bagarre entre deux jeunes découle de leur appartenance à un gang et non d'un quelconque malentendu, comme cela arrive fréquemment durant l'adolescence?

<sup>2</sup> Pour une excellente réflexion sur la violence et la violence des jeunes plus particulièrement, voir Mucchielli, 2004, 2006 et 2008.

<sup>3</sup> Voir notamment Covey, Menard et Franzese, 1992; Howell, 1994; Parks, 1995; Spergel, 1995; Ball et Curry, 1995; Decker et Van Winkle, 1996; Shelden, Tracy et Brown, 1996; Hamel et al., 1998; Sanchez-Jankowski, 2003; Perreault, 2005a; Sullivan, 2005; White, 2008.

Dans le cadre de cet article, nous nous restreindrons à étudier la violence des jeunes perpétrée dans le cadre de leur association au gang (et non aux actes individuels de violence), c'est-à-dire la violence telle qu'elle est instrumentalisée (voire institutionnalisée) par le groupe. Par gang, nous désignerons, dans un but heuristique et à l'instar de Sullivan (2005), un regroupement d'individus partageant des codes et des règles de conduites relativement bien définis, et des signes et des symboles distinctifs qui viennent montrer leur appartenance au groupe. Le gang possède également un leadership apparent. Mais, afin de les distinguer des groupes sportifs et autres 'bandes d'amis', nous suivons Sullivan (2005) en reconnaissant un engagement dans la commission d'actes illégaux, considérés ici comme violence (commerce de drogue, proxénétisme, taxage scolaire, etc.). En ce sens, nous sommes conscients que ces différentes variables, qui nous aident à concevoir ce qu'est un gang, varient à la fois dans le temps, selon les circonstances et d'un gang à un autre. Néanmoins, cette définition générale nous aide à mieux saisir les diverses fonctions jouées par la violence à l'intérieur de ces gangs. Tout d'abord, nous examinerons brièvement les différentes approches développées par les chercheurs pour expliquer la violence au sein des gangs. Ensuite, nous présenterons certaines fonctions que semble jouer la violence dans l'univers du gang pour finalement, en guise de conclusion, exposer quelques pistes de réflexion en vue d'améliorer les interventions préventives pour faire face à cette violence et à l'émergence des gangs.

### Quelques approches explicatives de la violence dans l'univers des gangs

Lorsqu'il est question d'aborder la question de la violence au sein des gangs, différentes théories sont avancées par les chercheurs.<sup>4</sup> Pour les uns, si la violence est prédominante dans l'univers des gangs c'est essentiellement parce que ces regroupements d'individus sont constitués de jeunes délinquants (Gerrard, 1964; Yablonsky, 1962). Ainsi, les membres d'un gang seraient « par nature » violents, et c'est pour cette raison qu'ils sont recrutés par les gangs. Cette explication, on le conçoit bien, tient difficilement la route puisque partout où le phénomène des gangs de rue est avéré en Occident, ce sont systématiquement les gens issus des quartiers défavorisés qui en constituent le membership. Très peu à voir donc avec une quelconque nature criminelle ou délinquante. D'ailleurs, les premières études sur les gangs de l'École de Chicago dans les années 1920/30 ont très bien montré l'impact de la désorganisation sociale et de la pauvreté dans l'adhésion de certains jeunes à des gangs, le « problème » ne résidant pas dans la « nature » des gens qui peuplent ces zones de pauvreté mais plutôt dans les facteurs structurels (exclusion, chômage, etc.).

<sup>4</sup> Voir à ce sujet Sanchez-Jankowski, 2003; Thornberry et al. 1993.

Cloward et Ohlin (1960) considèrent pour leur part que c'est principalement la structure des opportunités (légitimes et illégitimes) des différents quartiers de la ville qui explique la présence grandissante de gangs dans les milieux urbains défavorisés.

Poussant plus loin cette logique d'une « nature délictueuse », que l'on pourrait découvrir à l'aide de facteurs de risque, d'autres chercheurs considèrent que les nouveaux adhérents aux gangs sont recrutés en fonction *de leur propension* à commettre un jour des actes illégaux et violents, la structure du gang venant exacerber ce côté délinquant qu'ils auraient déjà en eux (Decker et Van Winkle, 1996; Gordon et al., 2004). Ainsi, ces chercheurs s'attardent à montrer que les membres des gangs de rue sont, en règle générale, davantage criminalisés avant même de faire partie intégrante du gang et, qu'une fois dans le gang, ces activités violentes et criminelles s'intensifient (Gordon et al., 2004). Les effets de la socialisation des pairs et la transmission des valeurs du gang sont alors avancés pour expliquer cette recrudescence de violence et d'actes antisociaux. Intéressant à certains égards, notamment en ce qui a trait aux processus de socialisation, ces études négligent cependant le caractère subjectif du processus de criminalisation, c'est-à-dire que si les jeunes issus de certains milieux sont davantage criminalisés, c'est aussi parce que l'attention policière y est plus présente et soutenue que dans les autres quartiers non reconnus pour la présence de gangs. Car, faut-il le rappeler, près de 99% des Canadiens avouent avoir commis des actes réprimés par le *Code criminel canadien* (Gabor, 1994), une étude montréalaise soulignant également que près de 80% des 3000 adolescents questionnés (toutes classes sociales confondues) ont admis avoir enfreint le *Code criminel* (LeBlanc, 1983).

C'est en opposition avec ces visions essentialistes de la violence chez ces jeunes que d'autres chercheurs estiment que les membres des gangs ne sont pas différenciables des autres jeunes. C'est plutôt la culture (sous-culture) du gang qui les incite à adhérer aux valeurs du gang, notamment l'usage de la violence pour se faire reconnaître, pour se défendre, pour gagner le respect de l'autre, pour imposer leur loi, etc. Évidemment, ce ne sont pas tous les jeunes issus des gangs qui adhéreront avec la même intensité à cette culture du gang, l'identité d'un jeune en tant qu'individu et membre d'un gang restant fluide, c'est-à-dire que « young people have multiple identifications, and can be simultaneously gang members and non-gang members » (White, 2008, p. 149). Certains s'y lanceront à fond et finiront peut-être par en faire une « carrière » délinquante au sens beckerien. Pour d'autres, le gang ne sera qu'une passade dans leur vie, laquelle leur aura permis de se découvrir et de se faire reconnaître par des pairs.

En d'autres termes, les raisons pour rejoindre un gang et s'y impliquer sont plurielles, circonstancielles et variables dans le temps et selon les individus.<sup>5</sup>

Parmi les nombreuses raisons qui incitent un jeune à se tourner vers un gang et qui peuvent avoir une incidence sur le niveau de violence entourant son adhésion, trois ont retenu notre attention suite aux entretiens réalisés auprès d'une cinquantaine d'intervenants sociaux, communautaires et policiers – essentiellement des villes de Québec et de Montréal, à savoir le sentiment d'exclusion, le besoin de protection et la quête d'une identité masculine (ces facteurs étant présents de façon variable et suivant différents degrés d'intensité selon les jeunes concernés).<sup>6</sup>

### La formation d'un gang, un moyen de lutter contre l'exclusion

Bien que multiples et complexes, les facteurs sociaux qui poussent les jeunes à intégrer un gang renvoient souvent à l'incapacité pour ces derniers de s'intégrer complètement à la société, que ce soit sur le marché du travail ou à l'école. Au Canada (comme aux États-Unis d'ailleurs), les gangs de rue se composent majoritairement de jeunes de familles issues de l'immigration ou encore de jeunes appartenant à des groupes minoritaires en difficulté d'intégration sociale et économique (pauvreté, contexte familial difficile, exclusion et discrimination qu'ils subissent ou estiment subir dans le milieu du travail ou à l'école).<sup>7</sup> C'est d'ailleurs essentiellement pour cette triste raison de discrimination socio-économique des communautés ethniques que les gangs se composent majoritairement de jeunes issus de ces communautés. Ce n'est en effet pas un hasard si partout en Amérique du Nord, les gangs sont formés de jeunes issus de quartiers défavorisés, où les minorités visibles sont surreprésentées (Dorais et Corriveau, 2009).

Les gangs regroupent ainsi un grand nombre de jeunes qui ont parfois vu leurs parents et leurs entourages familiaux trimer dur pour s'intégrer à la société québécoise et canadienne, sans pour autant obtenir les résultats ou les

succès escomptés (Dorais et Corriveau, 2009). Le gang apparaît alors comme un lieu compensatoire d'intégration. Appartenir à un gang s'avère un gage de respect et de reconnaissance par les pairs, tout en permettant parfois des gains financiers non négligeables par l'entremise de la commission de certaines activités illicites. Cela signifie parfois user de comportements violents ou encore commettre certains délits perçus comme violence par le reste de la société. En d'autres termes, s'intégrer à un gang devient, pour plusieurs jeunes en mal d'intégration, une « solution » acceptable, du moins à court terme. Les chercheurs Perreault et Bibeau (2003) ont d'ailleurs souligné les différentes difficultés liées au processus d'immigration. En outre, certains canadiens issus de familles d'immigrants éprouvent encore le sentiment d'être traités comme des immigrants et ce, même si leur famille est établie au Canada depuis plus d'une génération. En manque de repères collectifs et donc de reconnaissance sociale, plusieurs de ces jeunes luttent pour à nouveau se sentir acceptés et reconnus par leurs pairs, par des autres qu'ils considèrent significatifs. Un défi difficile quand on sait combien les situations d'échec (familial, scolaire, affectif, professionnel) tendent aujourd'hui à être de plus en plus ressenties, par ceux qui en sont victimes, comme autant de disqualifications individuelles (Van Campenhout et al., 2005, p. 26).

Suivant cette logique, le phénomène des gangs de rue, et la violence qui en découle parfois, est surtout lié à une (més)adaptation socio-économique de certains jeunes, souvent de groupes ethniques, en recherche de reconnaissance et d'appartenance : les problèmes familiaux, la pauvreté, l'absence de contact et de reconnaissance des institutions publiques étant des facteurs d'exaspération. Le gang, dira alors Cohen (1955), devient l'échappatoire par excellence, le lieu où les jeunes ont l'impression de pouvoir affronter ensemble ces mêmes difficultés d'intégration, et ceci sur la base de règles qui sont les leurs. En d'autres termes, nos entretiens ont montré que la volonté de ces jeunes de se regrouper entre pairs provenait surtout du désir de résoudre les problèmes auxquels ils sont confrontés (besoin d'argent, menaces du monde extérieur, etc.), d'une incompréhension du « système », d'une recherche de substitut à la famille jugée incapable de résoudre ces problèmes.<sup>8</sup> Comme l'ont souligné les intervenants, le gang leur propose du même coup des moyens pour évacuer leurs frustrations à l'égard de ce sentiment d'exclusion, notamment en usant de la violence, voire en leur permettant de compter sur des pairs pour commettre certains délits, définis comme violence par le reste de la société.

<sup>5</sup> White (2008, p. 151) souligne par exemple qu'en Australie, « ethnicity (a distinct cultural identity) often forms the core of social relationships, but then intersects with variables such as geography (specific locality), age (mainly teenagers, but up to mid-twenties), size (sheer number of people who congregate at any point in time), affiliation (with people from similar cultural backgrounds) and familiarity (of one's immediate neighbors, peers and acquaintances) ».

<sup>6</sup> Le matériel empirique utilisé dans la rédaction de cet article provient d'un travail de recherche de quatre années ayant mené à la publication de deux ouvrages sur la prostitution juvénile organisée par l'entremise des gangs de rue : Dorais, M. et Corriveau, P. (2006). *Jeunes filles sous influence*. Montréal : VLB; Dorais, M. et Corriveau, P. (2009). *Gangs and girls*. Montréal/Toronto : McGill/Queen's University Press.

<sup>7</sup> Belitz et Valdez, 1997; Spergel, 1995; Covey, Menard et Franzese, 1992; Trasher, 1927.

<sup>8</sup> Perreault (2005) regroupe ces raisons en quatre catégories : 1- le gang est un groupe d'amis qui partagent des réalités communes; 2- le gang constitue une nouvelle famille qui comprend le jeune et peut l'aider; 3- le gang représente une défense personnelle; et 4- le gang constitue une occasion de faire de l'argent.

### La formation d'un gang, un moyen de protection

Paradoxalement, cette implication dans des actes de violence renvoie simultanément à un exutoire face à la frustration vécue ou ressentie (sentiment d'être rejeté, exclu, stigmatisé des institutions sociales), à un besoin de protection (protection face à l'univers des gangs) mais aussi à un besoin de reconnaissance et d'intégration. Aussi, nombreux sont les membres des gangs de rue à souligner que leur adhésion au gang découle d'abord d'un besoin de protection face à d'autres groupes « ennemis ». Le gang n'est donc pas en soi instigateur de la violence. Plusieurs intervenants mentionnent au contraire qu'il émane généralement d'une peur anticipée de la violence des autres et/ou d'un sentiment d'exclusion sociale, réel ou perçu. À cet égard, il importe de rappeler que la violence des gangs est principalement de deux ordres : soit elle se produit à l'intérieur même du gang parce qu'imputable à la volonté des membres d'éviter une éventuelle dissolution du gang<sup>9</sup> ou liée au rituel initiatique, soit elle provient de conflits inter-gangs. Pour Decker et Van Winkle (1996), ce besoin de protection constitue d'ailleurs l'un des principaux facteurs d'adhésion au gang.

Faut-il le rappeler, les premiers gangs de rue états-uniens, tels que nous les connaissons aujourd'hui (soit les héritiers des Bloods et des Crips), ont pris naissance suite à des agressions racistes de jeunes blancs sur des jeunes afro américains. Aussi, avant d'être eux-mêmes offensifs et violents, ces regroupements de jeunes afro américains avaient comme fonction la défense contre les attaques racistes dont ils étaient les cibles.<sup>10</sup> Par la suite, ces groupes de jeunes sont entrés en conflit récurrents les uns envers les autres pour finalement devenir les gangs que nous connaissons aujourd'hui, c'est-à-dire des regroupements d'adolescents et de jeunes adultes souvent identifiables à leurs couleurs fétiches (le bleu ou le rouge), aux différents logos qu'ils exhibent ou encore aux graffitis et autres objets qui marquent leur territoire. Toutefois, l'association au gang n'est pas que symbolique, elle peut pour certains jeunes se transformer souvent en un désir réel de contrôler un territoire ou certaines activités spécifiques, désir qui se reflète ensuite dans l'engagement des individus dans ces activités illicites et parfois teintées de violence (distribution de la drogue dans certaines zones de la ville).

Comme nous le disions dans notre dernière recherche, de défensifs, les gangs sont d'autant plus aisément devenus offensifs que des jeunes hommes qui se

sentent injustement marginalisés, discriminés ou exclus peuvent en venir à considérer des moyens « alternatifs » pour se faire justice, pour créer leur propre justice et pour assurer leur subsistance de façon plus ou moins illégale (Dorais et Corriveau, 2009). Qui plus est, une fois protégé par les autres membres du gang, l'individu se retrouve dans une situation difficile, voire impossible lorsqu'il s'agit de refuser d'user à son tour de la violence pour protéger un confrère en danger ou qui se sent menacé. Une fois le pied posé dans l'engrenage, le jeune ne peut plus faire marche arrière : la peur de l'agression incitant à l'agression et ainsi de suite.

### La formation d'un gang, la mise en avant de l'identité masculine

Cependant, outre ce besoin de protection et de sécurité, et plus encore qu'une réponse à une (més)adaptation sociale, nous croyons que le gang constitue une véritable sous-culture de domination et d'identification masculines, où la violence en tant que valeur virile est prisée par les pairs. Le gang apparaît en effet comme l'endroit par excellence de la valorisation des valeurs considérées masculines. Il représente cet univers (un lieu de passage) où les jeunes garçons croient découvrir ce qu'est être un homme et comment le devenir. Être un homme, c'est pour eux : susciter le respect en prouvant son endurance physique, c'est montrer une certaine insensibilité émotionnelle, c'est être performant et actif sexuellement, c'est rejeter à divers degrés l'autorité institutionnelle, c'est enfin, ne pas avoir peur d'utiliser la violence pour se faire valoir, reconnaître (Dorais et Corriveau, 2006, 2009).<sup>11</sup> Plusieurs recherches montrent d'ailleurs que les jeunes membres de gangs voient dans leurs pairs les plus aguerris des figures et des modèles de réussite par le respect et la crainte qu'ils imposent, la richesse qu'ils exhibent et leur succès auprès de la gente féminine. Le gang vient ainsi satisfaire, chez bons nombres d'entre eux, leurs besoins d'identification à ce qu'ils définissent comme des modèles de réussite (Dorais et Corriveau, 2009; Perreault, 2005b; Perreault et Bibeau, 2003). Le gang « constitue un lieu et un lien socialisant très attirant pour les jeunes » dira Tichit (2003, p. 65), où le sentiment d'appartenance au groupe permet à ces jeunes de sortir de leur isolement en leur offrant un espace collectif d'identification.<sup>12</sup> Perreault (2005, p. 59) constate à cet égard que si les jeunes se tiennent en gang, « c'est d'abord pour avoir du plaisir et pour être en meilleure position pour séduire

11 Perreault (2005b, p. 104) avance une hypothèse fort intéressante à propos du rapport à la violence des jeunes membres de gangs : « Alors que les jeunes de la rue sont davantage portés à retourner la violence contre eux par leurs pratiques autodestructrices, les jeunes des gangs de rue l'utilisent contre le 'système' et leurs ennemis. Ils extériorisent la violence au moyen de leurs pratiques antisociales ».

12 Selon Perreault et Bibeau (2003), le gang, loin d'être le symbole univoque d'une dérive sociale des jeunes, est plutôt un lieu privilégié de création du lien social.

<sup>9</sup> La cohésion du gang dépendrait alors du sentiment de crainte qu'il inspire à l'endroit de ses membres.

<sup>10</sup> Voir Alonso "Black street gangs in Los Angeles: A history", <http://www.streetgangs.com/history/hist01.html>. Site consulté le 12 septembre 2008.

l'autre sexe. Le gang se présente d'abord comme un espace de socialité, un lieu d'appartenance et d'identification des pairs, qui fait l'envie des uns et qui est craint par les autres ».

Ainsi, loin de nier l'existence de la violence ou encore de banaliser celle-ci dans les dynamiques qui entourent les gangs de rue, nous concevons que le gang peut à la fois être fortement positif pour l'individu mais également l'entraîner dans un cercle vicieux de la violence et de la délinquance en tant que violence (viols, vols, drogues, etc.). Et bien que ce ne soit pas la criminalité et la délinquance qui attirent ces jeunes, « le passage qui se présentait au départ comme une issue de secours, une issue vers le succès, se dévoile, dans les faits, pour plusieurs, tel un cul-de-sac dans lequel on se retrouve très tôt coincé. Le tous pour un, un pour tous devient la règle et on est prêt, devant n'importe quelle situation, à défendre et à venger les siens pour sauver l'honneur face aux membres des groupes ennemis » (Perreault, 2005a, p. 60). Blondin (1995) croit pour sa part que certains d'entre eux ont à ce point banalisé la violence qu'ils en viennent à trouver « normal » la délinquance et la violence qui règnent dans l'entourage du gang. L'utilisation de la violence devient alors une façon comme une autre de se faire valoir, d'être reconnu par les pairs et d'imposer une certaine forme de « respect ».

C'est dans cette optique que Perreault (2005a, p. 64) conclut à juste titre que « faire partie de la gang, c'est accepter de s'identifier à un certain niveau de violence, même si, au début, on peut très bien ne pas être tout à fait conscient des implications graves liées à cette violence ». La violence joue ici un rôle dans le marquage identitaire chez ces jeunes.

From this perspective, the gang provides a forum or ready-made opportunity structure within which to engage in what is felt to be exhilarating activity. Fighting is fun; and gangs provide an avenue to increase the thrill factor beyond the norm. Violence can be seen to be attractive and desirable in its own right, as well as being linked to instrumental purposes. (White et Mason, 2006, p. 68)

Cette culture de la violence est d'ailleurs institutionnalisée dans les rituels initiatiques. En effet, règle générale, l'intégration d'une recrue passe par la commission d'un acte de violence à l'égard d'un ennemi ou à l'encontre d'une institution civile, ou encore en subissant cette violence en étant battu par les membres de son propre gang, rituel communément nommé le « *punching initiation* » ou PI. Chez les jeunes filles plus spécifiquement, cette violence initiatique prend principalement deux formes suivant le « statut » qu'on leur

attribue dans le gang : soit l'initiation se résume, à l'instar des garçons, à la participation à la commission d'un délit ou d'une bagarre avec des filles de gangs rivaux, soit il s'agit d'un « gang bang » initiatique, appelée aussi le « sex-in »<sup>13</sup> ou le « roll-in »<sup>14</sup> (Burriss-Kitchen, 1997; Chesney-Lind et Shelden, 2004; Miller, 2001; Schalet et al., 2003). Selon Molidor (1996), ces rituels initiatiques violents servent à la fois à humilier la jeune fille et surtout, à la dissuader de vouloir un jour trahir le gang. Subi ou non, le gang bang, comme forme de violence initiatique, permet « de rappeler aux hommes qui y participent, et aux femmes qui le subissent, la hiérarchie sociale, sexuelle et de genre qui existe », et se doit d'exister, au sein du gang, où le gang demeure un univers à domination masculine (Dorais et Corriveau, 2006, p. 25).

En somme, nous croyons que l'expression de la violence, quelle qu'elle soit, est intimement liée à la quête d'identité masculine chez plusieurs jeunes hommes, pas seulement ceux impliqués dans les gangs. Appartenir à un gang, c'est devenir « quelqu'un » à leurs yeux et aux yeux des autres. C'est acquérir un certain statut social et, par le fait même, gagner du respect, face à soi d'abord, face aux pairs ensuite. Et ce sentiment d'appartenance, est-il important de le mentionner, se développe autour d'une socialisation homosociale, quasi exclusive aux hommes : le gang se veut un monde d'hommes et de virilité mis en place et dominé par les hommes pour le bénéfice des hommes (Dorais et Corriveau, 2009).

Et, bien que variant d'un groupe à un autre, les rituels initiatiques, toujours empreints de violence, conservent généralement la même fonction : évaluer la loyauté et le courage, où la capacité à subir ou générer de la violence est perçue par les pairs comme une source de prestige et de notoriété. L'initiation soutient donc à la fois une logique d'acquisition de respect et de pouvoir, mais aussi la confirmation de son identité de mâle, d'homme viril. Nos données montrent en effet que ces rituels viennent d'abord confirmer l'identité de genre des jeunes garçons, la souffrance corporelle confirmant à l'ensemble du groupe la virilité de la recrue qui ne craint pas de souffrir pour le gang (Dorais et Corriveau, 2009). Dans les gangs, seuls comptent vraiment les garçons et l'expression de leur virilité (ou du moins ce qu'ils perçoivent comme telle). Pour Perreault (2005b, p. 104), « il n'y a pas de place pour celui ou celle qui ne montre pas d'aptitudes pour l'action et la bagarre ». C'est pourquoi l'initiation comporte si souvent un déni du corps au profit du gang. La recrue doit démontrer qu'elle

<sup>13</sup> Le « sex-in » se distingue du gang bang non initiatique en ce sens qu'il constitue, *per se*, l'expérience sexuelle de groupe spécifiquement liée au rituel initiatique, alors que le gang bang renvoie à l'ensemble des relations sexuelles à plusieurs qui n'ont plus nécessairement à voir avec la phase initiatique.

<sup>14</sup> Le « roll-in » consiste pour la jeune femme à tirer un dé, lequel déterminera le nombre de ses partenaires sexuels. Le gang bang est parfois appelé le « run-train ».

est prête à endurer la souffrance et la violence qui entoure la « vie » à l'intérieur du gang.

En somme, le gang devient une véritable microsociété homosociale, un lieu où l'affirmation virile devient essentielle pour le jeune désireux d'y adhérer. Un monde de gars, pensé, créé et géré par eux, où il importe de montrer qui est le plus fort, le plus intimidant, le plus susceptible d'être respecté (Dorais et Corriveau, 2009), la violence (contre autrui ou à l'encontre des institutions civiles) devenant un paramètre incontournable dans l'affirmation de soi.

### Quelques pistes de réflexion vers l'action

Plusieurs facteurs ont donc été avancés pour expliquer les raisons qui poussent certains jeunes à adhérer à un gang de rue et à user de la violence pour y être acceptés. Lors du colloque *Création d'un réseau québécois d'échanges : les jeunes et les gangs de rue faut plus qu'en parler !*, qui s'est tenu au Québec les 13 et 14 février 2003, les intervenants ont par exemple souligné l'effritement du tissu social, les pertes des valeurs familiales, l'isolement social et la tendance des adolescents à admirer les modèles délinquants comme facteurs explicatifs de l'implication à un gang de rue. Pour Lanctôt et Leblanc (1996), les jeunes qui se tournent vers les gangs ont certaines prédispositions individuelles à le faire, comme l'attrait de la violence, l'imprévisibilité, une éducation déficiente, des difficultés scolaires et familiales, une mauvaise estime de soi, une perception idéalisée de la vie dans les gangs et une vision noire de la réalité liée au manque d'opportunités sociales. À cela Hamel et Brisebois (2005) ajoutent que la plupart de ces jeunes ont un faible contrôle de leurs émotions et sont animés par la quête de sensations fortes, sensations que peut procurer la violence et la délinquance qui entourent la vie au sein d'un gang de rue.

Sans nier l'existence de ces facteurs de risque, il importe cependant de rester prudent en ce qui a trait à l'usage qui peut en découler. Comme le signale à juste titre White (2008), il faut éviter de les utiliser à des fins de pronostic car l'attention portée vers ces facteurs de risque néglige de les recontextualiser dans l'histoire de vie de l'individu.<sup>15</sup>

By their nature, these kinds of risk assessment tools fail to capture the historical dynamics of societies. The tools reinterpret certain characteristics as representing the failings of individuals. This is because they are constructed on the basis of individualized data, rather than analysis of, for example, how state policy affects particular groups. The

structured formation of specific groups and individuals, as the outcome of inequality, discrimination and the absence of opportunity, is basically lost in such analysis. (White, 2008, p. 156)

C'est dans cette optique que nous estimons que la violence des gangs et les comportements délictueux (en tant que violence) qui y sont souvent associés restent d'une part un moyen pour plusieurs de ces jeunes d'accéder à ce que d'autres ont déjà, c'est-à-dire l'intégration socio-économique.<sup>16</sup> Et d'autre part, une façon de s'affirmer en tant qu'homme<sup>17</sup> à l'intérieur d'une micro société homosociale et machiste où la violence en tant qu'acte de virilité engrange le respect des pairs. L'implication dans un gang se doit alors d'être interprétée en partie comme une échappatoire à des situations jugées discriminatoires et exclusives sur le plan social et professionnel, la violence permettant à plusieurs de ces jeunes d'évacuer leurs frustrations et, parallèlement, de créer une nouvelle conscience collective bien à eux.

On peut dès lors affirmer que la violence perpétrée lors des rituels initiatiques vient rappeler ce ras-le-bol généralisé à l'égard de la société, tout en au proposant aux jeunes un nouveau cadre normatif où ils auront l'opportunité d'élaborer de nouveaux liens de solidarité entre eux. Ce n'est donc pas le fruit du hasard si les gangs se forment sur une base élective, les jeunes ayant le sentiment de vivre les mêmes difficultés d'intégration. En plus de leur rappeler qu'ils partagent tous un passé similaire, le gang propose aux jeunes une nouvelle cohésion sociale et un nouveau système de valeur où la violence occupe une place intégrative. Lorsqu'il est question d'intervention ou de prévention, on met souvent l'accent sur la violence des gangs en tant que déficience, personnelle ou collective, alors qu'il faudrait davantage réfléchir cette violence en termes de besoins d'intégration et de reconnaissance, besoins que la société et ses institutions n'arrivent pas à combler auprès de ces jeunes.

Intégration socio-économique, voire professionnelle d'un côté, mais également intégration identitaire de l'autre, car parallèlement à cette nécessité d'inclure ces jeunes sur le marché du travail et/ou à l'école, nous avons mis en lumière que le monde des gangs s'avère aussi une manière pour ces jeunes de percevoir la société, ses symboles de réussite et ce que doit être un homme. Le gang offre

<sup>16</sup> En guise d'exemple, soulignons simplement qu'en 2001, « sur les 48 720 personnes d'origine africaine vivant au Québec, 24 % avaient au moins un diplôme universitaire, pour 14 % des Québécois. Le taux de chômage des Africains s'établissait à 21 % comparativement à 8% pour l'ensemble de la population québécoise. Quant à leur revenu moyen, il était de 18 500 \$ comparativement à 27 000 \$ chez les Québécois ! » (*Le fil des événements*, 11 mai 2006).

<sup>17</sup> Il existe évidemment plusieurs façons de s'affirmer en tant qu'homme et celle-ci peut paraître éthiquement contestable.

<sup>15</sup> Le lecteur est à ce sujet invité à consulter l'article de Bania (2009) dans ce numéro.

à plusieurs d'entre eux des figures d'appartenance et des modèles auxquels ils peuvent et veulent s'identifier (les enjeux identitaires selon Perreault, 2005a et 200b). Or, ces modèles de réussite présentent souvent des visions problématiques de la réussite et de ce qu'est être un homme, la violence et le machisme devenant souvent des règles à suivre pour être respecté par autrui. Voilà pourquoi il faut proposer de nouveaux modèles de réussite à ces jeunes afin de modifier cette perception qu'ils ont de la masculinité et de ce qu'il faut faire pour gagner le respect de l'autre.

Autrement dit et à la lumière de ce qui vient d'être présenté, on comprendra que les pistes d'intervention et de prévention qui ne miseront que sur les « facteurs de risque » liés à l'individu – lesquels se révèlent souvent n'être que des symptômes de la problématique – seront vouées à l'échec ou à des succès limités et temporaires. L'implication de jeunes dans l'univers des gangs de rue renvoie, nous venons de le voir, davantage à des problématiques sociales (difficulté d'intégration sur le marché du travail, discrimination, chômage, etc.), qui nécessitent des actions globalisantes et sociales, qu'à des individus problématiques en soi et nécessitant une prise en charge individualisante. Ces interventions auprès des individus, bien que nécessaires et utiles, restent bien insuffisantes pour réparer (combler) certaines injustices vécues ou perçues comme telles par ces jeunes sur le plan de l'intégration socio-économique et pour leur offrir des figures de réussite autres que celles, machistes et souvent violentes, proposées par les membres de gang.

Nourri par des médias en quête de sensationnalisme et des orientations politiques discriminatoires, le rejet social et professionnel exprimés à l'égard de ces jeunes incitent plusieurs d'entre eux à se définir et à agir, au moins partiellement<sup>18</sup>, en opposition avec le reste de la collectivité. La majorité de ces jeunes associés à l'univers des gangs, est-il nécessaire de le rappeler, ressentent les mêmes besoins, valeurs et aspirations que les autres jeunes de la société canadienne. Comme le soulignait déjà Thrascher en 1927 dans son étude sur les gangs de Chicago, le but de ces jeunes n'est pas tant d'être violent, de commettre des actes délictueux ou encore d'être hors la loi mais bien de se recréer un monde où ils se sentent inclus et appréciés. Dès lors, les pistes d'action se doivent de passer par l'intégration sociale, économique et professionnelle de ces jeunes et par notre capacité à leur offrir des figures alternatives de réussite auxquelles ils pourront s'identifier. Et cette acceptation débute inévitablement par une modification du regard médiatique, politique et institutionnel que l'on porte sur ces jeunes, notamment en faisant preuve d'ouverture et d'acceptation

face à leurs habillements, attitudes et comportements, qui dérangent parfois moins par leur déviance que par leur différence.

## Bibliographie

- Ball, R. A., & Curry, G. D. (1995). The logic of definition in criminology: Purposes and methods for defining "gangs." *Criminology*, 33 (2), 225–45.
- Belitz, J., & Valdez, D. M. (1997). A sociocultural context for understanding gang involvement among Mexican-American male youth. In J.G. Garcia & M.C. Zea (Eds.), *Psychological interventions and research with Latino populations* (pp. 56–72). Boston: Allyn and Bacon.
- Blondin, P. (1995). Les gangs de rue. *Pensions famille*, 6, 42.  
[www.familis.org/riopfq/publication/pensions42/gang.rue.html](http://www.familis.org/riopfq/publication/pensions42/gang.rue.html)
- Burris-Kitchen, D. (1997). *Female gang participation*. New York: Edwin Mellen Press.
- Chesney-Lind, M., & Shelden, R. G. (2004). *Girls, delinquency, and juvenile justice*. Belmont: Wadsworth/Thomson Learning.
- Cloward, R. A., & Ohlin, L. E. (1960). *Delinquency and opportunity: A theory of delinquent gangs*. Glencoe: The Free Press.
- Cohen, A. K. (1955). *Delinquent boys: The culture of the gang*. New York: Free Press.
- Covey, H. C., Menard, S. W., & Franzese, R. J. (1992). *Juvenile gangs*. Springfield, Il.: Charles C. Thomas.
- Cusson, M. (2005). *La délinquance, une vie choisie*. Montréal : Hurtubise HMH.
- Decker, S., & Van Winkle, B. (1996). *Life in the gang: Family, friends, and violence*. New York: Cambridge University Press.
- Dorais, M., & Corriveau, P. (2006). *Jeunes filles sous influence. Prostitution juvénile et gangs de rue*. Montréal : VLB éditeur.

<sup>18</sup> Comme mentionné précédemment, ils s'en rapprochent en effet considérablement à plusieurs égards : intégration socio-économique, quête de réussite, etc.



- Dorais, M., & Corriveau, P. (2009). *Gangs and girls. Understanding juvenile prostitution*. Montréal: McGill/Queen's Press.
- Gabor, T. (1994). *Everybody does it! Crime by the public*. Toronto: University of Toronto Press.
- Gerrard, N. (1964). The core member of the gang. *British Journal of Criminology*, 4, 361-71.
- Gordon, R., Lahey, B., Dawai, K., Loeber, R., Stouthamer-Loeber, M., & Farrington, D. (2004). Antisocial behavior and youth gang membership: Selection and socialization. *Criminology*, 42, 55-88.
- Hamel, S., Cousineau, Marie-Marthe, & Vézina, M. (2008). Prévenir les gangs avec une approche globale et intégrée : le rôle crucial des agents de liaisons. *Revue de l'IPC Review*, 2, 57-82.
- Hamel, S., Fredette, C., Blais, M.-F., Hébert, J., & Berthot, J. (1998). *Jeunesse et gangs de rue. Phase II : résultats de recherche-terrain et proposition d'un plan stratégique quinquennal*. Montréal : Service de police de la Communauté urbaine de Montréal.
- Hébert, J., Hamel, S., & Savoie, G. (1997). Plan stratégique, « Jeunesse et gangs de rue ». *Phase I : revue de littérature*. Montréal : Institut de recherche pour le développement social des jeunes (IRDS).
- Howell, J. C. (1994). Recent gang research: Program and policy implications. *Crime and Delinquency*, 40(4), 495-515.
- Lancôt, N., & LeBlanc, M. (1996). La participation des garçons à une bande marginale. Un phénomène de sélection et d'opportunités. *Canadian Journal of Criminology*, 38, 375-400.
- Miller, J. (2001). *One of the guys: Girls, gangs, and gender*. New York: Oxford University Press.
- Molidor, C. E. (1996). Female gang members: A profile of aggression and victimization. *Social Work*, 41(3), 254-257.
- Mucchielli, L. (2004). Regard sociologique sur l'évolution des délinquances juvéniles, leur genèse et leur prévention. *Comprendre*, 5, 199-220.
- Mucchielli, L. (2006). « La violence des jeunes » : peur collective et paniques morales au tournant du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle. Dans R. Lévy, L. Mucchielli et R. Zauberman (dir.). *Crime et insécurité : un demi-siècle de bouleversements. Mélanges pour et avec Philippe Robert* (pp. 195-223). Paris : l'Harmattan.
- Mucchielli, L. (2008). Une société plus violente? Une analyse socio-historique des violences interpersonnelles en France, des années 1970 à nos jours. *Déviance et Société*, 32(2), 115-147.
- Muchembled, R. (2008). *Une histoire de la violence*. Paris : Seuil.
- Parks, C. P. (1995). Gang behavior in the schools: Reality or myth? *Educational Psychology Review*, 7(1), 41-68.
- Perreault, M. (2005a). Les gangs de rue : un passage risqué. Dans D. Jeffrey, D. Le Breton et J.-J. Levy (dir.). *Jeunesse à risque. Rite et passage* (pp. 57-68). Québec : PUL.
- Perreault, M. (2005b). Bandes de jeunes et gangs de rue. Les dérives criminelles d'une quête identitaire. *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 8(2), 91-119.
- Perreault, M., & Bibeau, G. (2003). *La gang : une chimère à apprivoiser. Marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise*. Montréal : Boréal.
- Sanchez-Jankowski, M. (1991). Islands in the street: *Gangs and American urban society*. Berkeley: University of California Press.
- Sanchez-Jankowski, M. (1994). Les gangs et la presse. La production d'un mythe national. *Actes de la recherche en Sciences sociales*, 110-117.
- Sanchez-Jankowski, M. (2003). Gangs and social change. *Theoretical Criminology*, 7(2), 191-216.
- Schalet, A., Hunt, G., & Joe-Laidler, K. (2003). The articulation and meaning of sexuality among the girls in the gang. *Journal of Contemporary Ethnography*, 32(1), 108-43.

- Shelden, R. G., Tracy, S. K., & Brown, W. B. (1996). Girls and gangs: A review of recent research. *Juvenile and Family Court Journal*, 47(1), 21-39.
- Spergel, I. A. (1995). *The youth gang problem*. New York: Oxford University Press.
- Stretesky, P. B., & Pogrebin, M. R. (2007). Gang-related gun violence. Socialization, identity, and self. *Journal of Contemporary Ethnography*, 36(1), 85-114.
- Sullivan, M. L. (2005). Maybe we shouldn't study 'gang'. *Journal of Contemporary Criminal Justice*, 21(2), 170-190.
- Thornberry, T., Krohn, M., Lizotte, A., & Chard-Wierschem, D. (1993). The role of juvenile gangs in facilitating delinquent behavior. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 30, 75-85.
- Thrasher, F. M. ([1927]/1963). *The gang: A study of 1,313 gangs in Chicago*. Chicago: University of Chicago Press.
- Tichit, L. (2003). Gangs juvéniles et construits ethniques dans le contexte américain. *Criminologie*, 36(2), 57-68.
- Van Campenhoudt, L., Chaumont, J.-M., & Fransen, A. (2005). *La méthode d'analyse en groupe*. Paris : Dunod.
- White, R. (2008). Disputed definitions and fluid identities: The limitations of social profiling in relation to ethnic youth gangs. *Youth Justice*, 8(2), 149-161.
- White, R., & Mason, R. (2006). Youth gangs and youth violence: Charting the key dimensions. *Australian and New Zealand Journal of Criminology*, 39(1), 54-70.
- Yablonsky, L. (1962). *The violent gang*. New York: Macmillan.